

Les mémoires argentiques

Patrick Altman

Special Issue, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

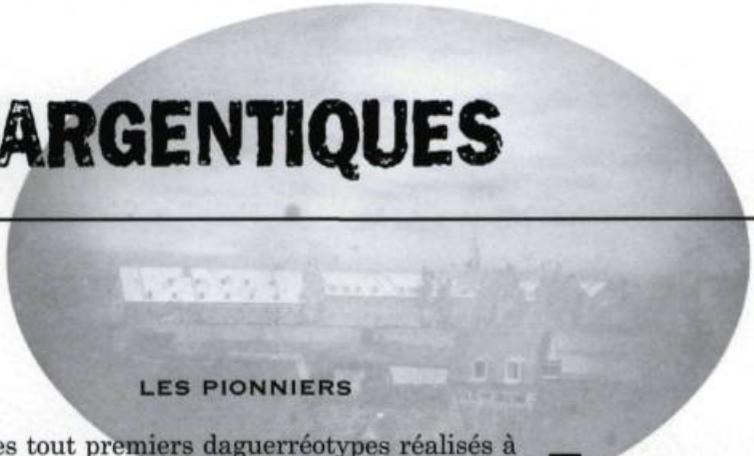
Altman, P. (2004). Les mémoires argentiques. *Cap-aux-Diamants*, 79–83.

LES MÉMOIRES ARGENTIQUES

PAR PATRICK ALTMAN

De par ses liens privilégiés avec l'Angleterre et la France, les deux pays qui se disputèrent la paternité de l'invention de la photographie, Québec aura certainement été l'une des premières villes, avec Boston et New York, à contribuer aux premiers pas de la nouvelle image sur le continent. L'invention est donc rapportée officiellement dans les journaux de Québec, en septembre 1839, et provoque tout un émoi. Ce procédé est le daguerréotype, communément appelé «image miroir».

Seulement deux mois après cette fabuleuse découverte, un Canadien d'origine suisse, Pierre-Gaspard Joly, seigneur de Lotbinière par son alliance avec Julie-Christine de Lotbinière, s'embarque à Québec pour Paris à l'invitation de l'éditeur parisien Noël Paymal Lerebours. Sa mission le mènera en Égypte et en Grèce pour y «daguerréotyper» les trésors architecturaux. Cinq de ses clichés sont reproduits en gravures dans une très belle publication intitulée *Excursions daguerriennes*. Son exploit est relaté dans tous les ouvrages sur l'histoire de la photographie et il est cité comme le premier photographe à réaliser une série de photos d'architecture. Malheureusement, les daguerréotypes originaux n'ont jamais été retrouvés et l'on peut se demander aussi, si à son retour ayant certainement dû continuer à pratiquer son art, il aurait exécuté des clichés de Québec. Le mystère reste entier.



LES PIONNIERS

Les tout premiers daguerréotypes réalisés à Québec sont l'œuvre de deux photographes américains. *Le Canadien* annonce leur venue dans son édition du 7 octobre 1840. Hasey et Sadd s'installent rue Saint-Joseph et y restent quatre jours pour réaliser une série de portraits, où le public fut invité à assister aux séances de prises de vue. Pendant une dizaine d'années, le daguerréotype à Québec était l'œuvre de photographes itinérants.

■
Vue d'ensemble du monastère de l'Hôpital Général de Québec, vers 1850. Daguerréotype : Louis-Antoine Lemire. (Collection Hôpital Général de Québec).

Il faut attendre l'automne 1850 pour que le studio de Léon-Antoine Lemire ouvre ses portes à Québec au n° 12 de la rue Couillard. À l'instar des daguerréotypistes français qui prenaient souvent l'architecture et la ville comme sujets, ceux de Québec privilégient le portrait. Les trois seuls daguerréotypes connus montrent une vue extérieure de Québec, datant de 1854. Ils sont l'œuvre de Léon-Antoine Lemire et représentent une vue générale et deux plus serrées du monastère des augustines de l'Hôpital Général de Québec. Ces images miroirs conservées au musée de l'hôpital sont des plaques entières (16,5 X 21,6 cm). Par leur qualité et leur rareté, elles comptent certainement parmi les chefs-d'œuvre de la photographie au Québec. C'est aussi à Léon-Antoine Lemire que l'on attribue, vers 1855, un tirage sur papier salé d'après un négatif calotype de 14,2 X 19,2 cm, représentant les ruines du

■
La vallée de la rivière Saint-Charles, Québec, vers 1865, épreuve argentine. Photo : Samuel McLaughlin. (Musée national des beaux-arts du Québec).



■ Stéréoscope et vues stéréoscopiques de Québec ayant appartenu à la famille Pelletier de Beaumont, vers 1865. Photo : Patrick Altman. (Collection de l'auteur).

■ parlement du Canada-Uni, à Québec, en 1854. Encore-là, il s'agit d'une œuvre unique qui est conservée au Musée de l'Amérique française. La production de Lemire aura apparemment duré cinq ans, son nom disparaissant des annuaires commerciaux en 1855.

LES PAPIERS ALBUMINÉS

D'autres procédés photographiques moins coûteux, exempts de miroitement et beaucoup plus faciles à réaliser que les daguerréotypes, seront proposés par les photographes de Québec. En 1855, c'est l'arrivée de l'ambrotype qui, à première vue, ressemble au daguerréotype, utilisant les mêmes boîtiers de présentation et les mêmes formats.

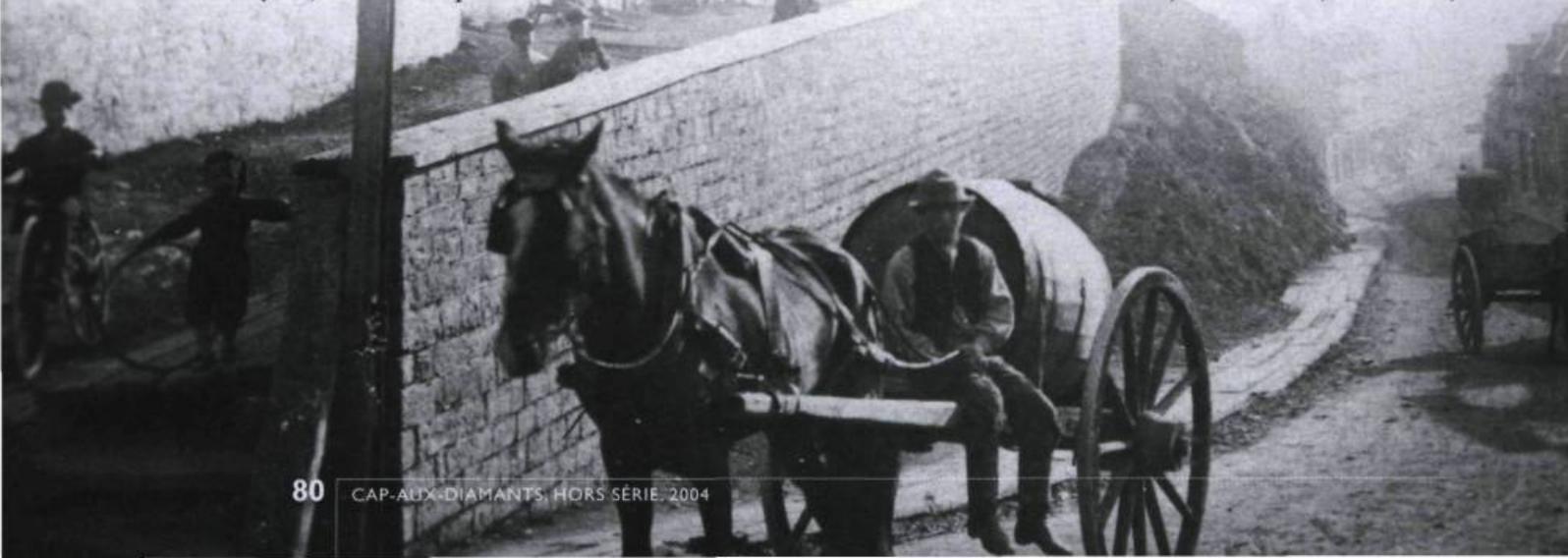
■ Côte d'Abraham, Québec, vers 1875, papier albuminé. Photo : Louis-Prudent Vallée. (Musée de la civilisation, dépôt du Séminaire de Québec).

Là encore, le procédé était presque uniquement utilisé pour le portrait, tout comme les ferrotyes utilisés à partir de 1857.

C'est avec l'arrivée des papiers albuminés qu'on découvre les premières vues photographiques de Québec. Samuel McLaughlin, un immigrant irlandais, est un des premiers à utiliser ce procédé, en 1858. Ses photographies étaient proposées aux résidents et touristes sous forme de très beaux albums intitulés *The Photographic Portfolio*. Ses épreuves, tirées par contact à partir de négatifs au collodion, donnaient une image d'une qualité exceptionnelle. Le sens artistique de ses photographies ainsi que le choix des sujets font de ce corpus une contribution importante à l'histoire de la photographie au Québec. Il nous laisse donc de très belles images du port de Québec, de la vallée de la rivière Saint-Charles, mais aussi les premières vues prises en hiver, comme la chute Montmorency et le bateau à glace devant le cap Diamant, œuvre qui inspira le célèbre peintre Cornelius Krieghoff pour son tableau sur le même sujet.

Plusieurs autres photographes suivront, tirant d'admirables scènes sur papiers albuminés, jusqu'en 1890. Des centaines de vues de cette ville si attachante permettront de faire découvrir sur ce papier sépia, toute la poésie d'une rue du Vieux-Québec, de ses habitants, de ses escaliers, de son majestueux fleuve, mais aussi tout son côté historique et documentaire par les clichés d'événements importants (incendies, constructions, etc.).

Québec compte donc de nombreux photographes de talent, dont Jules-Isaïe Benoît, dit Livernois, qui, dès 1860, offrira à sa clientèle de magnifiques vues de Québec souvent de grandes dimensions, mais aussi en cartes de visite (9 X 5,5 cm), format qui est devenu très populaire à partir de 1861. Avec James MacPherson Le Moine (1825-1912), avocat mais aussi éditeur, il illustra, en 1865,



l'ouvrage *Maple Leaves* de 25 épreuves originales sur papiers albuminés montrant les très belles villas de la bourgeoisie de Québec. Au décès prématuré de son mari, Élise Livernois prendra la direction du studio en s'associant avec Louis Bienvenu, son gendre. Elle sera donc une des premières femmes photographes à Québec. Les membres de la famille Livernois exploiteront le studio jusqu'en 1974.

LES STÉRÉOGRAMMES

Nous sommes en 1870, admirant sur le fleuve les magnifiques voiliers et la Pointe De Lévy à partir de la Citadelle. Le touriste décide de s'aventurer plus bas sur la terrasse Durham, passe en avant de l'ancien bureau de poste, où il y avait beaucoup d'activités. Puis, il se dirige vers la porte Prescott et descend tranquillement la côte de la Montagne observant les enfants qui y jouaient, pour s'arrêter en haut de l'escalier Casse-Cou et y découvrir la rue Champlain, sa perspective et ses belles enseignes de cordonniers. Il continua sa promenade jusqu'au marché Champlain, où une foule dense et bruyante se pressait devant les étals bien garnis de viande, de légumes et d'objets de toutes sortes. Il serait facile encore aujourd'hui de refaire le parcours de ce touriste, de retourner dans le temps en prenant un stéréoscope et les vieux stéréogrammes de Québec et revivre en trois dimensions tout le charme et l'activité de Québec, en 1870.

La stéréoscopie, par son côté instantané, la variété des sujets et sa vision en relief, allait connaître un succès immédiat. C'était un peu le cinéma et la télévision de l'époque. Les premières vues en relief par un photographe de Québec sont certainement l'œuvre de George William Ellisson, vers 1860. Scènes de rue, monuments, sites naturels sont proposés aux voyageurs. Ellisson possédait un sens artistique indéniable et ses vues de Québec figurent parmi les plus belles. Souvent, ses stéréogrammes étaient identifiés à la main et signés. La carte stéréoscopique étant la folie de l'heure, plusieurs autres photographes de Québec emboîtèrent le pas; Livernois et Bienvenu, un certain Love qui photographie Québec après l'incendie de 1866, Joseph Archambault, Hugh McCorkindale, etc.

Mais le maître du procédé nouveau à Québec était sans contredit Louis-Prudent Vallée (1837-1905). Photographe de talent, il allait produire des centaines de vues de la capitale. Son corpus brosse un portrait très exhaustif de Québec au dernier quart du XIX^e siècle et constitue un apport majeur à l'histoire de la ville. Les gens de passage pouvaient se pro-



curer au Vallée Tourist Store de la rue Saint-Jean ou au Indian Bazaar un riche éventail de clichés, soit en stéréogrammes, en cartes de visite et souvent en grands formats albuminés. Il offrait plusieurs séries intitulées : *Les portes de Québec, La Citadelle et les fortifications, Églises, couvents et hôpitaux, Rues et architectures, Marchés*, etc. Dépas-

Un photographe près de la terrasse Dufferin lors des fêtes du Tricentenaire de Québec, en 1908. Photographe inconnu. (Collection de l'auteur).



Bateau à vapeur, avant 1900. Photo : Louis-Prudent Vallée (Collection de l'auteur).

sant le document, ses stéréogrammes étaient très animés et comportaient souvent une présence humaine, ce qui était assez rare à cette époque. Il réalisa de magnifiques scènes des rues de Québec sous la neige, ainsi que du fleuve prisonnier des glaces.

REGARDS EXTÉRIEURS

Par son imagerie historique et exotique, Québec, qui était certainement la ville la plus pittoresque d'Amérique du Nord, attira plusieurs photographes étrangers de talent.

En 1857, le grand photographe Désiré Charnay, qui fut le premier à photographier les cités et ruines mayas du Yucatan, au Mexique, est passé par Québec en compagnie de deux autres photographes français. Une vue grand format (27,8 X 41,2 cm) de la chute Montmorency, conservée au Musée de l'Amérique française, à Québec, porte leur signature.

Une page du livre *Où la lumière chante*, 1966.
Photo : François Lafortune.
(Reproduite avec la permission de Marie-Josée Lafortune).



Vers la même époque, les frères Frédéric et William Langenheim, de Philadelphie, figures de proue de la photographie américaine, réalisent une série exceptionnelle intitulée *Quebec and Vicinity*, des stéréogrammes sur verre à regarder par transparence et qui étaient rehaussés de couleur à la main. Ces vues sont maintenant très rares et très prisées par les collectionneurs.

Le célèbre photographe de Montréal, William Notman, fit plusieurs séjours à Québec. Il y vint une première fois, en 1859, et réalisa plusieurs photographies des remparts, des rues, mais surtout du fleuve; le port, les chantiers de construction navale et le commerce du bois sont autant d'images qu'il nous lègue. Un autre photographe de Montréal, James Georges Park, qui a œuvré de 1864 à 1894, exécuta de nombreuses vues de qualité de Québec (surtout en stéréo).

En 1859, la London Stereoscopic Company envoya son photographe en chef, William England, en Amérique du Nord. Il ramènera à Londres une grande série de vues stéréoscopiques très réussies de son passage à Québec. Notons aussi les frères Kilburn, du New Hampshire, qui photographièrent la ville de Québec à deux reprises. Vers la fin du XIX^e siècle, plusieurs éditeurs de cartes stéréoscopiques assignèrent des missions à leurs photographes pour capter les charmes de la «Gibraltar d'Amérique», ce fut le cas de la H. C. White Co. du Vermont, de Nerlich and Co. de Toronto qui ont produit la série *Canadian Scenery*, de l'American Stereoscopic Company de New York, mais surtout de la Keystone View Company et de Underwood et Underwood Publishers, compagnies de New York, mais ayant des bureaux à Londres, Chicago et Toronto.

À l'approche des grandes festivités du 400^e anniversaire de la ville de Québec, un bon moyen de se plonger dans l'atmosphère, est de visionner les deux séries de cartes stéréoscopiques publiées à l'occasion du Tricentenaire. La compagnie Keystone fit un reportage complet des fêtes qui furent grandioses. Photographies de la reconstitution de l'Abitation de Samuel de Champlain, ainsi que de la reconstruction du navire le *Don de Dieu* sur lequel il était arrivé à Québec, en 1608, défilés en costumes d'époque, Amérindiens sur les plaines d'Abraham, navires de guerre sur le fleuve, impressionnants feux d'artifice, c'était plus de 200 cartes présentées dans un très beau coffret avec textes explicatifs pour chacune des vues. La rivale de Keystone, la compagnie Underwood and Underwood offrait elle aussi un reportage sur le Tricentenaire tout aussi réussi.

L'âge d'or de la photographie et de ses grands artisans, à Québec comme ailleurs, aura été la période du daguerréotype et des papiers albuminés, de 1839 à environ 1890. C'est en 1888 qu'apparaît sur le marché le Number One de Kodak, appareil qui allait démocratiser la photographie et ouvrir la porte aux premiers photographes amateurs. Au même moment, on assiste à la fondation de la Québec Amateur Photographic Association qui fut la première association de photographes au pays.

Quelques studios continuèrent à produire des vues de Québec après 1900, celui des Livernois jusqu'en 1952, mais aussi celui de William Bertrand Edwards (1880-1941), reconnu entre autres pour ses photographies panoramiques. De 1886 à 1910, un photographe amateur, Fred C. Würtele, qui était comptable, jeta un regard différent sur Québec, dont il réalisa quelques centaines de photographies. Notons aussi Edgar J. Gariépy (1881-1952), ainsi que Thaddée Lebel (1872-1946) qui nous laissent de rares images des années 1930. Georges A. Driscoll (1903-1969), réalisa quelques très beaux documents de la ville de Québec des années 1940 et 1950.

Mais c'est à François Lafortune (1921-1997) que l'on doit certainement les photographies les plus poétiques de la Vieille Capitale. Né à Montréal, amoureux de Québec où il s'installe au début des années 1950, bibliothécaire, ce photographe amateur signera une œuvre très touchante, qu'il publie en partie, en 1966, dans un livre intitulé *Où la lumière chante*. Imprimée en héliographie, chaque reproduction est accompagnée d'un petit texte de Gilles Vigneault. Ses photos sont dans la pure tradition de ce qu'un Robert Doisneau ou un Brassai réalisaient à Paris pendant la même période et dépeignent le Vieux-Québec, qui est encore à l'époque le Quartier latin. Dans la lignée de François Lafortune, peu après, signalons le travail moins connu, mais combien intéressant de Marco Labrecque qui photographia lui aussi le Vieux-Québec et sa bohème de la fin des années 1960 et début 1970.

Québec, la muse, aura eu la chance, d'avoir été dans le viseur de plusieurs photographes de talent, et ce, dès le début de cet art. Peu de villes ont été photographiées de façon si continue et, si l'on met depuis 1839, bout à bout tous ces corpus d'images, on obtient une iconographie de la ville, tout à fait exceptionnelle, lui conférant une place de premier plan dans l'histoire de la photographie en Améri-



que. Histoire qui est encore à compléter, déjà bien amorcée par le travail des historiens comme Jean Trudel, Louise Désy et Michel Lessard, mais qui a certainement d'autres facettes à nous révéler. Depuis quelques années, les photographies de Québec sont le sujet d'expositions importantes dans les musées et deviennent de plus en plus convoitées par les collectionneurs. Tous ces artistes de la lumière nous laissent de Québec, depuis près de 175 ans, cette mémoire argentique illustrée de plusieurs images indélébiles. ♦

■ Rue Sous-le-Cap, Québec, vers 1935. Photo : Omer Parent. (Musée national des beaux-arts du Québec).

■ Patrick Altman est photographe en chef au Musée national des beaux-arts du Québec.